

XYZ. La revue de la nouvelle

L’empreinte des vaisseaux

Véronique Bessens



Numéro 84, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bessens, V. (2005). L'empreinte des vaisseaux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 17–18.

L'empreinte des vaisseaux

Véronique Bessens

Septembre, la saison des feuilles rouges

SES LETTRES sont toujours écrites sur le même papier à lettres fané qui sent la lavande, cette odeur immanquable qui rappelle l'enfance protégée dans son vieux châle rugueux. Le ton, lui non plus, n'a pas changé : la même sollicitude, beaucoup d'agitation, une pointe de poésie et, toujours, la même prévoyance.

Prends un chandail. Les cimetières parisiens peuvent être glaciaux si le vent s'engouffre entre les tombes.

Même dans ces moments-là, l'inquiétude pour ma santé reste présente, pressante. La peur du coup de froid, du regard fiévreux, de la tête découverte. La grippe carabinée qui se trame en douce... Cette phrase réveille la mémoire, impossible d'y échapper :

Une grande maison d'abord, un lieu de réunion chargé de souvenirs, d'odeurs et d'objets retrouvés. L'été au bord de la mer, une ribambelle de cousins peuplent les chambres, les grands couloirs dénudés. Des repas en famille dehors, autour d'une table de verre, sous laquelle on voit le chien chercher des trésors perdus par les plus petits. Des langoustes font peur, gigotent dans un sac. La mer, partout, nous rappelle les vacances. Puis, le soir s'agite de nos jeux et de nos cris. Les cousins se perdent et se cherchent au fond du jardin. Une fois couchés, nous sommes tous malades en même temps : nous avons bu la tasse, ce matin, en nageant. Les parents, affolés, se relaient seaux et serviettes pour nous ménager. Le lendemain, nous retournerons tous à la mer, oubliant déjà l'épreuve nocturne. Nous plongeons dans l'eau malgré les mères alignées sur la plage, avec leurs grands chapeaux, protestant de vive voix...

Puis, la maison est subitement vendue, les objets sont répartis, donnés, déplacés, rangés, oubliés. La plupart des objets qui restent se retrouvent dans un petit appartement. La grande horloge est restée ; elle trône, vigilante, à l'angle des deux couloirs étroits. Les meubles reprennent vie peu à peu : les tables

s'ajustent, les lits s'adaptent, les commodos s'accommodent et le nid reprend forme. Puis, un nouveau bousculement; celui-ci invisible. Une maladie sournoise. Un combat perdu d'avance. Le corps s'est rendu sans se faire prier.

Une fois de plus, les meubles déménagent: pillés, redistribués, heurtés, expédiés dans les pays éloignés où les cousins ont eu l'idée saugrenue de s'installer.

Je relis encore cette dernière phrase:

Prends un chandail. Les cimetières parisiens peuvent être glaciaux si le vent s'engouffre entre les tombes.

Le caveau de famille: différents clichés défilent sous mes yeux. Parcs boisés et fleuris piqués de croix de marbre et de granit, enclos bétonnés et cernés de grands murs, de grilles forgées...

Le froid arrive avec la sentence d'un diagnostic incurable. (Nous aurons froid longtemps, je le sens.) Et ce n'est que le premier jour. Les muscles se contractent, s'arment de volonté, conservent jalousement, protègent leurs derniers atomes de chaleur...

Février, la saison des branches nues

Encore aujourd'hui, les branches se rejoignent, désespérées, pour reconstituer les vaisseaux de la forêt perdue sous la neige. Chaque pas enfoncé dans le vide creuse des empreintes dans les couches soudées par le gel. Pour chaque empreinte, une pensée: atomes émergents, structure et présent, la souplesse du corps livré aux ravages du temps.

Extirpées: matière, chair, ossature. Volatilisées. La disparition du corps, volontaire, préméditée: la trahison des cellules.

Je m'enroule dans mon chandail pour ne pas prendre froid, je me couvre les oreilles avec des mains glacées qui ne me ressemblent pas. Enfin libre d'échafauder une nouvelle horloge qui permettra de répéter à l'infini l'immobilité qui me poursuit, je cherche l'enfance qui s'est effacée avec le corps, les deux partis avec les meubles un jour, ou lavés par la pluie, je ne sais plus.

*Chercher toujours, découvrir
à quoi ressemblait ta bouche
quand tu vivais encore dans le temps*